



Ces textes font parties d'un opéra nommé « 娘 rrespondence » , dirigé et produit par David G. Hebert et Eric Van Hove. Il fut présenté en Février 2002 à Tokyo. Ces textes restent la propriété intellectuelle de Eric Van Hove, pas de publications sans un accord prealable. *Email : evh\_transcribe@yahoo.com*

<http://www.transcri.be/correspondenceFR.html>

<http://www.transcri.be/>

Copyright©Eric Van Hove

Ces textes ont été écrit en trois langues :

Anglais : <http://www.transcri.be/Correpondence-englishtexts.pdf>

Japonais : <http://www.transcri.be/Correpondence-japanesetexts.pdf>

娘 rrespondence I.\_

Cher O,

Tokyo, 13 Janvier 2002

Les Occidentaux comme moi, enfants de romaines finalement violées par les Burgondes, les Wisigoths et les Ostrogoths, à travers une riche culture de d'orgies païennes qu'un presque millénaire de Christianisme n'aura fait qu'attiser, parlent, ne l'oublions pas,

une langue de marchands, de politiciens, de tricheurs et de sophistes.

26 lettres y parfont un alphabet sans erreurs et sans manques, dont l'efficacité froide n'est pas sans rappeler sa nature première : commercer.

En effet, si la première écriture connue est l'écriture cunéiforme Sumérienne, c'est dans les villes de Ougarit et de Byblos que seront mise au point les 22 lettres de l'alphabet phénicien dont descend l'écriture Latine, puis Européenne. Un seul but : commercer sur la Méditerranée.

Langage méticuleux qui s'écrit comme on aligne des chiffres (ne dit-on pas en langue française, « déchiffrer » un message) malgré une grammaire qui cependant permet une riche poésie.

Si en Français il est trois façons convenues d'écrire le vocable « o » : « o », « au », « eau » (soit dit-en passant quelle beauté que le mot français « eau » ; quelle nuance dans ces trois lettres dont aucune ne se prononce seule de la manière dont on les lira une fois réunies pour désigner la nuance même : l'eau), en Japonais il y aura au moins 37 façons respectives d'écrire « o », ce qui est peu en Japonais.

Langue de 26 lettres qui peut pourtant écrire sans difficultés n'importe quel mot Japonais de telle manière qu'un gamin de huit ans pourrait le lire sans le déformer, alors que le Japonais qui dispose d'un double alphabet de 140 lettres couplées à des milliers de Kanji ne pourra les utilisant, prononcer mon nom sans le déformer.

Langues Latines, langues de marchands, langues de poètes marchands, langues de sophistes marchands.

Distant au moins en cela, l'Occidental affirme ou le Japonais s'infirmes : rencontres incomprises entre un commerçant qui saurait vendre sans savoir pourquoi, et un client qui, sans savoir pourquoi, ne saurait lui dire non.

娘 rrespondence II.

Belle,

Tokyo, 23 Janvier 2002

Promenade solitaire cette après-midi, dans le parc de 新宿.

T'accompagnant de la pensée.

Langueur, étendu dans la courte pelouse brune, blonde, tabac, rêche comme une peau de bête, le scalp sec de mère nature.

Nez en l'air, bleu net.

Là-bas les nuages goulus se foutant de couleurs, comme les plongeurs aux coquillages du pays des *Wa* se tatouaient dit-on le corps pour effrayer les monstres marins; crispés de vents, constipés de pluie, cumulus cumulés.

Savais-tu que Marco Polo nommait le Japon « Cipango » dans son livre (témoignage) ; qu'avait d'ailleurs Christophe Colomb dans sa caravelle.

Cipango, île emplie d'or et de trésors merveilleux ou Marco Polo n'a sans doute jamais mis un pied. Pourtant ce nom résonne, comme Zanzibar sous la plume d'Arthur.

Sans doute par la façon dont il en parle, Arthur : « ...peut-être ne partirais-je, ni pour Zanzibar, ni pour ailleurs. » (Lettre du 5 Novembre 1887).

Il y a peu, je suis parti à Hakone, région au pied du Mont Fuji, autour d'un lac. Je me souviens, il y a quatre ans, avoir vu une photo de ce lac, de la montagne, et de cette arche rouge écarlate : c'est en la voyant que l'idée de venir au Japon, à Cipango, m'est venue. Tenace et soudaine. J'avais oublié, un peu.

Mais venant marcher au pied du Fuji, voilà que je retrouve cette photo, que j'ai marché dedans.

Sentiment inattendu d'avoir accompli quelque chose. Sur un ticket de musée, je te montre cette photo.

Contre.

Eric.

娘 rrespondence III.

Kyoto, 12 Août 2001

Cher Maurice,

Il fait chaud.

D'ordinaire, le dehors du corps est plus froid que le dedans, et surtout, moins humide. Mais ici, en cette période de l'été Japonais, ce n'est pas le cas.

L'air chaud et humide, comme de l'urine enveloppe solairement le corps, léchant la peau dans une absence de sensation : impossibilité de dire où est la limite du corps.

L'été est à la fois sur, dans et dessous ma peau, qui de ce fait perd une part de sa signification même « d'être peau ».

C'est tout ce que je puis en dire.

Les femmes Japonaises sont juchées sur des chaussures à talon aiguille, hautes et fines. Un certain complexe de petitesse pourrait en être la raison ; il y a peut-être cependant autre chose.

La plupart d'entre elles ont les pieds, les mollets et le bas des jambes jusqu'au début des cuisses, au dessus des genoux, abîmés ou bleuis par d'incessant chocs, puisque ces chaussures fines ne les protègent en rien.

Elles ont les jambes solides et dures à force de marcher « comme sur la pointe des pieds », et des cors apparaissent au endroits de frottement réguliers : le pied prends la forme de la contrainte esthétique occidentale, tordu, boursoufle, c'est un pied de femme. Il me vient petit à petit l'idée lancinante que ces hauts talons, la plupart du temps fins et étroits, pendus sous le talon d'Achille, représentent bien « l'état actuel » de la femme Japonaise.

Juchées sur ces pointes, hautes comme les jambes qu'elles n'ont pas mais qu'elles sentent devoir s'inventer, elles ont pour base ces fragiles bâtons, qui leur donnent en permanence une allure de chute. Cet « air de tomber » étant après tout peut-être parti prenant de l'excitation que ce genre de chaussures produit ou est sensé produire sur les mâles : quelque chose de la torture, du déséquilibre forcé forçant la pitié, l'apitoiement presque, rendant la femme ou l'homme parfois qui les portent, boiteux et forcément fragile, proies appelant à l'ouverture de la chasse sous l'égide de la perversion.

On sait que ce qui est beau, fragile et devenu boiteux, est perçut comme un appel à faner, à dénigrer, à casser, et l'on sait aussi comme la crudité du sexe trouve sa raison ou son écho dans ces définitions.

De moins en moins en contact avec le sol, cherchant à fuir ou peut-être à s'en empêcher, la femme Japonaise perchée sur une base d'un centimètre carré dans ce pays où les tremblements de terre sont fréquents, tragique, offre une vision métaphorique adaptée de ce qu'est ce Japon d'après guerre, qui reste un après.

Amicalement,

Eric Van Hove.

### 娘 rrespondence IV. \_

Cher Dominique,

Tokyo, Le 10 Juin 2002

Les Japonais dorment,

A la commissure des passages piétons, aux zones de reflux de la foule, là où quelques fois le courant nerveux des déplacements les laissent immobiles et comme en état de choc, calment parce qu'en paix pour quelques minutes, dans un bus ou un train, les Japonais dorment.

Il m'a toujours semble qu'ils font plus que se reposer : tête basculée par le poids d'elle-même, joues lourdes, héros désabusés des modernités ennuyeuses appuyés sur quelques obstacles devenus tuteurs, c'est bien le sommeil qui les surprends, les suspends.

Bercés par la houle des contraintes finalement acceptées, par le tangage réguliers des désillusions, par le frottement de leur intimité sur celle des autres, toujours nombreux, ils s'endorment, l'âme polie, paisible dans leurs traits tirés.

Le grand maître de Kabuki Nakamura Tomijuro aurait dit : « il ne faut jamais trahir la fatigue ou l'effort, car l'art de l'acteur doit être pareil au vêtement des créatures célestes : sans coutures apparentes. »

Les coutures du Japon moderne sont apparentes, et ses créatures n'ont de céleste que l'infinie tragédie de leur condition humaine, quotidienne et inaperçue comme la beauté des flaques d'eau.

Un autre écho peut-être de ce qu'ils appellent ici « mono no aware », (la beauté poignante des choses) et que Christine Buci-Glucksman appelle « nouvel Icarisme » dans son livre « l'esthétique du temps au Japon ».

Le temps de dormir.

Je crois me souvenir que Merleau-Ponty voyait de l'érotisme dans un col qui baille ; de la même façon j'admet volontiers trouver de l'immanence dans les visages cernés, les fronts abusés et les échine fatiguées des sujets modernes d'Amaterasu.

Amitiés,

Eric

### 娘 rrespondence V.

Bonjour Pierre,

Tokyo, 26 Juin 2001

Voici quelques mots.

Tu m'avais dit que le Japon « ne te plait pas ».

Je dois t'avouer qu'il me plait de plus en plus.

La lumière des rues le soirs et tout a fait particulière, les matériaux qu'ils utilisent ici, qui vont jusqu'à l'infini de la banalité, la reflète d'une manière étrange, douce, absente, presque incroyable.

La taille des rues « fait » sculpture. Quelque chose de proportionnel.

A quoi, je ne sais pas au juste.

Il y a beaucoup de tremblements de terres ici comme tu le sais. Cela a une conséquence sur l'urbanisme : les maisons ne se touchent pas, elles se côtoient.

C'est sans doute une précaution ; Si une maison tombe, les voisines pas forcément. De plus, le mouvement est possible si elles sont séparées.

Cela donne des lieux très beaux : des fentes entre les maisons, des interstices, des cicatrices ouvertes, des maisons comme des jambes écartées.

Ces espaces sont très sculpturaux.

Trop étroits pour qu'on y passe, trop larges pour qu'on les oublie, trop pratiques pour qu'on les abandonne.

Quelques mauvaises herbes, respectées par ailleurs dans ce pays d'Asie comme dans d'autres sans doute, finissent par y pousser, inaccessibles.

Le plus étonnant, ou logique (c'est pareil peut-être) c'est qu'il m'apparaît qu'il en va des Japonais comme de leurs maisons : un espace se trouve entre eux, faisant deviner, un tremblement.

Amitiés,

Eric.

## 娘 rrespondence VI.

Très cher Morice,

Tokyo, 8 Décembre 2001

Heureux de recevoir ton écriture sur un carré postal.

Ah mon ami, maître, ceux des japonaises n'ont pas la courbe gonflées des femmes d'Occident, ni l'agressivité boulimique des rondeurs libertines ; plus que des monts immanquables c'est un champs où l'on cherche quelque chose.

Ils sont plats, à peine l'oeil peut saisir leur présence et la main contenir leur carence, mais la tension de la peau, son ouverture pudique à la tentative de l'atteindre font de ce

presque rien bien plus qu'une opulence.

Juste une dénivellation, rien de plus qu'une épaisseur, mais ce que l'on ne trouve qu'à peine, on le cherche d'autant ; le sein nippon, on le soupçonne.

Le yeux, j'en suis encore trop investit que pour t'en parler.

Mais bien sur en parler c'est échapper à la brutalité : éviter la crudité simple du physique sans aucun recours au texte, ou au discours, c'est à dire cela qui fait que ça disparaît.

« Sucrer le raisin, mais de grâce, n'en parler pas ».

Tu sais comme moi cette gêne qui vous submerge quand tout à coup l'on s'entends parler : être soudain si loin de la vérité alors même que l'on marchait sur le sentier serein qui l'a pour destination.

(Par chance, l'écriture au Japon, ce n'est pas parler ni discourir ; c'est un en-soi. Ecrire ou dessiner, c'est d'ailleurs le même verbe, la même nuance : 書きます ).

Chaleureusement,

Eric

## 娘 rrespondence VII.

Olivier,

Kyoto, Le 14 Août 2001

Aujourd'hui, j'ai escaladé une montagne à l'ouest de Kyoto, 大山 « Daisen » (la Haute montagne), culmine à 1730 mètres environ. Jeune montagne géologiquement parlant, ses flancs sont abruptes comme ceux d'une jeune fille, cela épuise, coupe le souffle.

« だいせん » est parcourue de temples shintoïstes anciens à sa base, appelés « jinja », entourés de pierres vieilles, de tombes aux inscriptions illisibles, de mousse verte montant à la base des arbres énormes et centenaires ; Partout, le son de l'eau trempant



le tout, décors inondés.

Et comme parfois quand je contemple de « belles » pierres comme vomies par le temps, du fond des âges revenues (ou est-ce moi qui vais ?) je fus saisis par l'immanence, « silence d'être ».

Le Temple d'Ogamiyama, au bout d'un interminable chemin de marches mouillées, comme des jambes s'ouvrant sur un insaisissable, *l'origine du monde* de Courbet, un *zip* de Newman, apparut, fait de bois gris poli par des doigts que l'on ne peut que deviner dans ce qu'ils ont emportés de matière en caressant, touchant, frappant peut-être.

« Je m'allongeais alors dans l'herbe, le crâne reposant sur une pierre plate et les yeux ouvert sur la Voie Lactée, étrange trouée de sperme astral et d'urine céleste à travers la voûte crânienne des constellations : cette fêlure ouverte au sommet du ciel, apparemment formée de vapeur ammoniacales devenues brillantes dans l'immensité – dans l'espace vide ou elles se déchirent comme un cri de coq en plein silence – un oeuf, un oeil crevé ou mon crâne ébloui, collé à la pierre, en renvoyaient à l'infini les images symétriques. Ecoeurant »

p136, in *histoire de l'oeil*, Georges Bataille.

Et au fond de toute cette jungle trop pure qu'elle en pourri, un cloche bombée et énorme, qu'après s'être rincer les doigts avec de l'eau fraîche, l'on va frapper avec un pilon horizontale, pour en faire tinter le son creux, comme un clitoris divin et mystérieux qui veut crier.

Je restais bouche bée.

Amicalement,

Eric.

### 娘 rrespondence VIII.

Cher Maurice,

Tokyo, Le 25 Juin 2002

Le *sentiment du devoir* est bien l'idole privée des consciences Nippones, qu'a toutes

heures on devine, implacable et silencieuse.

Loin d'avoir la clarté cinglante d'un ordre, l'impérative franchise de l'injonction à laquelle on obéit, c'est plutôt cette intuition personnelle d'être tenu à quelque chose. Nul autre maître ou tierce autorité ne vous invectivant, le « sentiment du devoir » vient de ce que vous avez laissé germer de la société au creux de votre intention, et qui de là vous contraint.

« Tout gain de civilisation pour la société se fait au prix d'une grande réduction de la liberté de l'individu » dit Stéphane Zweig : voila le Japon, absolument civilisé, en boucle fermées, dans son île, sur ses autochtones.

Or si le fondement de la pensée Latine, puis Européenne, jusqu'à Sade, Diderot ou même Stéphane Zweig, est a peu de chose près le devoir de dire « non » (c'est d'ailleurs là que pour nous résonne le sens du mot liberté), celui de la société Nippone semble être un « devoir de dire oui ».

En quelque sorte, si K. De Kafka avait été Japonais, il aurait sans doute accepté sa culpabilité.

Ainsi, de la divergence d'intention de ces deux cultures surgit une incompréhension inévitable, intarissable, nourrissant à son tour leur fascination mutuelle l'une pour l'autre.

Je pense qu'en disant « non », l'individu montre surtout qu'il ne sera jamais un outil coopératif (ce que la société de par sa nature souhaite qu'il devienne), car depuis que notre ère est industrielle, l'horreur se produit à la chaîne, comme ces pères de famille allemands triant des dents en 1943.

Les Japonais, avec une inflexion de fierté à peine dissimulée, disent « 我慢する », ce qui veut a peut près dire « prendre sur soi » : oui mais jusqu'ou accepter d'être « sous soi », de ne pas être soi, de devenir inhumain pour tout dire, et comment ne pas être abasourdit de comprendre qu'ils semblent y voir un salut.

En cela au moins, le *Surmoi* des zélateurs de Yamato est sans doute l'un des fantômes les plus effrayants qu'une société « moderne » ait fait naître.

Meilleures amitiés.

Morice.

## 娘 rrespondence IX.

Très cher O,

Tokyo, 3 Février 2002

Quand les Japonais parlent à la première personne, ils terminent généralement leurs affirmations pas une préposition telle que が ou けれども ou けど, ce que l'on pourrait traduire par « mais ».

« mais »

Quelle beauté que cette attitude, anticipation de l'entièreté d'une culture, une langue de insulaire, au bout de l'Asie, ou l'on affirme rien sans par pudeur, en fin de phrase ajouter ce rien qui retire tout.

L'Occidental que je suis attendra toujours une suite a ce « mais » : mais quoi ... mais rien.

Juste suspendu.

Un ressac du sens sur ce qui viens d'être avancé, suspension silencieuse là ou l'on rejoint l'*Autre* ; soudain ne pas le rejoindre vraiment, s'en défendre, isolement du Japonais, solitude d'une déférence.

Parler sans ego, est-ce dire ?

Comment ne pas penser à Samuel Beckett, lui qui dans l'*Innommable* disait : « oui, puisque dans ma vie puisqu'il faut l'appeler ainsi, il y eu trois choses : l'impossibilité de me taire, l'impossibilité de parler, et la solitude, physique bien sûr, avec ça je me suis débrouillé. »

Conversations dont nul n'occupe l'espace, dialogues circonférents, échanges alentours. Tandis que l'individu Latin, celui venu d'Occident, (que l'on symbolise ici par 洋, kanji signifiant « océan » \* ) est par nature citoyen de l'Agora, le Japonais, sous l'hégémonie de l'Aîné va s'excusant, et faufile cette spontanéité que l'Occidental lui, légitimise.

On dit parfois que la langue française est une langue de diplomates : un francophone ayant quelques manières et devant répondre à une agression pouvant choisir

l'utilisation d'une politesse outrancière (qui par la politesse masque l'attaque et par l'outrance, la déploie).

Le Japonais sera une langue d'empereur : formelle plus que polie, c'est de loin qu'elle se parle et caché qu'elle s'écoute, comme Murasaki Shikibu derrière le paravents, écoutant la leçon destinée à son frère.

Chaleureusement,

Eric.

\* l'endroit des premiers contacts avec les navires hollandais sans doute, endroit désert que l'océan toutefois, parcourus de vents et mobile jusqu'à l'horreur : Comment mieux signifier l'Autre (celui qui parle une autre langue).

### 娘 rrespondence X.

Bonjour Pierre,

Tokyo, 17 Septembre 2001

Petit a petit les sons qui maladroitement venaient cogner à mes tympans avant de s'en aller errer au dehors, comme l'ivrogne s'éloignant de sa bouteille vide, se transforment en une langue.

Le Japonais fait sa route significative jusqu'à moi, du signifiant encore creux naît le plein d'un signifié que je ne pouvais que soupçonner jusque là.

Mais quoi de plus beau que le soupçon.

Apprendre finalement, c'est une horreur... Conquérir ce qu'on pouvait ne faire que soupçonner, c'est « humer » une fleur plutôt que d'en présumer le parfum – dont par définition l'on ne peut s'envahir sans le violer –.

Mais pour soupçonner également, ne faut-il pas amener ce doute à la connaissance : « savoir » suffisamment peu que pour « pouvoir » soupçonner en retour...

Et ne faire que présumer d'un parfum plutôt que d'en ressentir l'ivresse – ne fusse que pour un instant – ne serais-ce pas un crime ?

Et violer, n'est-ce pas faner la possibilité d'offenser à nouveau la beauté ?

Et que dire de l'expérience, murmure du vécu, essence de toute représentation et vérité de l'art ?

Voilà pourquoi peut-être, qu'il s'agisse de fleurs ou de langues, il faut s'avancer jusqu'au soupçon, en délecter la légèreté, puis s'en approprier la cause désespérément jusqu'à l'en étouffer.

Ce que l'art peut dire. Devrait dire.

Mais comment vivre de si peu de silence ?

En espérant te lire,

Eric.